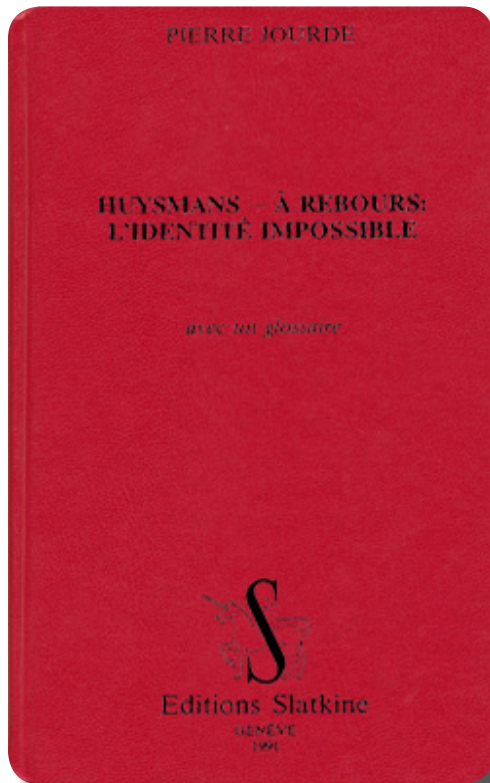


Présentation



Cette étude consacrée au *A rebours* de Huysmans développe un point de vue plus ontologique qu'historique ou métaphysique. L'esthétisme et le solipsisme de des Esseintes sont analysés comme une quête de l'être, sous la forme d'une fusion de la conscience et de la substance. Les perversions sexuelles, les collections, le goût de l'artifice apparaissent comme autant de tentatives de réaliser cette fusion, et en même temps des modes de représentation de son impossibilité. La décadence, dont *A rebours* apparaît comme le « bréviaire », n'est pas seulement un moment historique, mais une tendance esthétique profonde, qui déploie le travail du négatif, comme signe de l'extrême conscience, dans la représentation.

Les thèses de cet ouvrage seront développées et approfondies dans *L'Alcool du silence*.

Il comporte en annexe un glossaire des néologismes et termes rares employés par Huysmans, ainsi qu'un choix de critiques publiées en 1884.

Extrait : Autenticité et altération

Les rapports de la nature et de l'artifice ne sont toutefois pas, dans *A rebours*, aussi simples qu'une analyse qui se maintiendrait dans le pur lignage baudelairien pourrait le faire penser. Là encore, les contradictions sont flagrantes: comment faire coïncider l'obsession du faisandage, et de ses innombrables dérivés (pourrissement, décomposition, liquéfaction), qui expriment tous la désagrégation de la chair, avec le goût pour la pétrification, la dureté de l'artifice, les bijoux inaltérables? Comment se fait-il que, renversant les données des relations nature/artifice, des Esseintes désire, avec les plantes exotiques, des fleurs vraies qui imitent les fausses? Surtout, comment comprendre qu'à propos de musique sacrée, lorsqu'il fait ses délices «de l'âpre nudité, de l'austère majesté du vieux plain-chant» (325), ou à propos de l'hostie, dont il regrette que les substances aient été «dénaturées» (344) le duc soit pris d'une espèce de frénésie d'authenticité, en contradiction totale avec les préférences sans cesse affichées par ailleurs?

Certaines de ces contradictions ne sont qu'apparentes. Vis-à-vis des fleurs comme du faisandé ou des bijoux, l'attitude du duc demeure parfaitement cohérente. Il s'agit toujours d'une nature altérée. Le faisandage, c'est un corps dont la cohésion se défait. Le bijou, c'est un corps miniaturisé, éclaté. S'ils sont valorisés, c'est qu'ils font de l'objet un morceau, c'est-à-dire l'image du travail de fragmentation de la conscience sur le réel. Les fleurs exotiques ne sont pas réellement «naturelles» car l'homme «est parvenu à changer par des réactions chimiques les substances de la terre (...) (il) termine les ébauches, les marques de son étampe, leur imprime son cachet d'art» (194), et surtout leurs caractéristiques en font des exceptions, des entités malades, et c'est ce qui importe. Que l'artifice imite la nature ou que la nature imite l'artifice, dans tous les cas il y a déviation de l'ordre normal des choses. C'est pourquoi, derrière le mot «nature» vaudrait-il mieux lire en général le mot «norme». Le naturel, lorsqu'il est valorisé, ne l'est de toutes façons jamais en lui-même, mais en tant que modèle ou origine d'un artefact (parfum ou espèces sacramentelles). Il ne signifie plus alors «la Nature», vaste instance informe, mais le cœur secret, l'origine lointaine que désigne et masque à la fois la diversité des produits.

Il reste que les passages sur le plain-chant et l'hostie ne s'intègrent pas de façon vraiment satisfaisante à l'esthétique d'*A rebours*; comme le reconnaît Huysmans, «... les idées de des Esseintes étaient en flagrante contradiction avec les théories qu'il professait sur les autres arts.» (326) Significativement, ces passages se trouvent à la fin du roman, lorsque des Esseintes envisage, avec la religion, une solution à ses problèmes qui, nous le verrons, dépasse le cercle au cœur duquel, dans sa quête d'identité, il s'est enfermé. Il y a là une ouverture, analysée par Christian Berg:

L'expérience artificialiste, qui culmine dans A rebours, retrouve ainsi sa place dans l'évolution spirituelle de Huysmans. (...) Là où l'artifice échoue, la sursature réussira, coiffant la physis d'une façon plus satisfaisante en l'intégrant dans un devenir chargé de sens et de finalité.¹

C'est dire que l'artifice ne peut, dans *A rebours*, que désigner un sens vers lequel d'autres voies, ici entrevues, conduiront plus tard Huysmans.

Hasard et nécessité

L'artifice est un produit qui ne laisse rien au hasard, donc qui se veut totalement signifiant. Tel est aussi le projet de des Esseintes s'enfermant en lui-même: par la mise à l'écart du monde, faire qu'il n'y ait plus que du sens, autrement dit aboutir à l'identité entre le monde et lui. L'artifice se fait l'instrument du solipsisme. Ainsi le duc va jusqu'à déguiser ses domestiques, leur déniaient toute existence propre — et quasiment toute présence — pour qu'ils s'intègrent à son univers extérieur. Il s'agit de ne rien laisser se produire qui ne paraisse nécessaire, et dont il ne soit, par conséquent, la cause première, placé au cœur des choses, parmi les essences.

En revanche, cette nécessité semble par moments requérir certaines formes de hasard. Lorsque des Esseintes doit recourir aux services d'un «quenottier», il souffre d'avoir à redécouvrir la contingence, non seulement avec la douleur, mais avec l'obligation de s'extraire de chez lui et d'être confronté à un monde extérieur hostile. Mais lorsqu'il sort «joyeux, rajeuni de dix ans, s'intéressant aux moindres choses» (139), sa gaîté n'est-elle due qu'au soulagement d'être débarrassé de la contingence, ou au plaisir d'y avoir été confronté? On constate en fait que le plaisir de ne plus contrôler la situation devient pour lui le dernier excitant sexuel efficace: pour réveiller ses ardeurs, il demande à la ventriloque d'imiter la voix menaçante d'un homme venant les surprendre, et il en éprouve «des allégresses inouïes, dans cette bousculade, dans cette panique de l'homme courant un danger, interrompu, pressé dans son ordure» (AR212). Le plaisir exige (encore une fois) un renversement total: se plaçant habituellement en position de maîtrise, des Esseintes demande ici au hasard et à la contingence de le surprendre. La situation se trouve compliquée du fait que (bizarre association) il s'agit ici d'une surprise artificielle, d'un hasard aménagé. Le duc ne peut vivre dans une clôture totale, sous peine de tomber dans la répétition. L'identité ne peut se mesurer qu'en se confrontant à la différence. Mais cette différence, ce surgissement aléatoire de l'extérieur, ne doit se faire qu'à doses mesurées, moins par le contact avec la réalité que par l'imagination, synthèse du moi et de l'autre. La seringue qui va instiller dans l'organisme délicat de des Esseintes la dose nécessaire d'extériorité, c'est le signe.

Car la seule façon de lier les exigences contradictoires de nécessité et de hasard, c'est la production de signes: ainsi l'esthétique devient recherche méthodique du hasard et de la violence, science de l'étonnement où tout doit surprendre et tout doit être contrôlé. C'est ce que demande des Esseintes à l'art.